

## Mgr Plessis visite l'Acadie

Gilles Boileau

Volume 9, numéro 3, février 2004

L'Acadie 1604-2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

### ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Boileau, G. (2004). Mgr Plessis visite l'Acadie. *Histoire Québec*, 9(3), 32–33.

# Mgr Plessis visite l'Acadie

Par GILLES BOILEAU

*Pour bien pénétrer la pensée de l'évêque de Québec, il est bon de savoir, entre autres, qu'il a été nommé membre du Conseil législatif le 30 avril 1817. En lui offrant un fauteuil dans ce cénacle, le gouverneur le récompensait pour sa loyauté envers les autorités britanniques pendant la guerre anglo-américaine de 1812-1814. Et sans doute n'avait-il pas oublié, également, comment le saint homme s'était réjoui des déboires de la France dans son fulgurant sermon du 10 janvier 1799 alors que Plessis n'était encore que curé. Il nous avait dit lui-même que son cœur s'était grandement réjoui de la défaite de la flotte française face aux forces navales de la Grande-Bretagne. La France, pour lui, était une puissance «superbe et injuste». Le Plessis que l'on découvre à l'occasion de sa tournée de 1815 était dans le prolongement du Plessis de 1799.*

La pensée de Plessis à propos de l'Acadie et des Acadiens est tirée du *Journal des visites pastorales de 1815 et 1816* par Monseigneur Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec. En rédigeant ces notes, le secrétaire de route du dit évêque, Mgr Henri Têtu, prend bien soin de souligner qu'«il n'a absolument rien changé au manuscrit du prélat». Dieu soit loué!

## Un bien beau pays pourtant...

Le 29 juillet 1815, la sainte équipée est à Cornwallis. Il suffit de quelques lignes pour reconnaître la beauté des lieux... «C'est ici sans contredit le plus riche endroit de toute l'Acadie. Mais c'est aussi celui où fut fait, en 1755, le coup le plus fatal qui ait jamais pesé sur ses anciens colons». La richesse des lieux ne fait quand même pas oublier le drame acadien. Dans ses notes et commentaires, l'évêque ne peut s'empêcher de déplorer le peu d'éducation et d'instruction de ces malheureux Acadiens. Aujourd'hui, on déplorerait en termes tarabiscotés leur manque de culture.

Ils étaient peut-être ignares et incultes (selon le *Journal des visites pastorales*) mais, au moins, ils s'affichaient comme de bons chrétiens, dignes fils des missionnaires... «Mais si les Acadiens ignoraient les



**Mgr Plessis (Joseph Octave), vers 1810, attribué à Gerritt Schipper.**  
Archives nationales du Canada.

*lettres humaines, ils étaient, en revanche, instruits dans les voies de Dieu et très attachés à leur religion, grâce à la vigilance de leurs vertueux missionnaires...»*

L'hostilité que le saint évêque nourrissait depuis plusieurs années – au moins depuis la Révolution de 1789 – à l'endroit de la France et des Français semblait lui obscurcir l'esprit au point de lui faire porter des jugements aussi rapides qu'outranciers dans lesquels transparaissaient ses

sentiments amicaux pour l'Angleterre. Plessis n'a que des paroles désagréables pour les prêtres français...

Malheureusement, ces bons prêtres nés français, trop français, persuadés qu'il n'y avait de bon que ce qui était français, et que l'on devait passer par-dessus tout, lorsqu'il s'agissait des Français, n'avaient pas compris qu'une colonie française, passée sous le gouvernement d'une autre nation, devait à ce gouvernement son allégeance, et ne pouvait sans crime trahir son nouveau souverain par affection pour celui auquel elle avait été d'abord assujettie.

Il reprochait ouvertement aux Acadiens de mettre leur bonheur à la mauvaise place, c'est-à-dire du côté de la France... «Les Acadiens qui ne connaissaient pas leur bonheur, le faisaient consister dans leur retour sous le gouvernement auquel ils devaient leur origine. Les missionnaires favorisaient cette disposition et le gouvernement de la Nouvelle-Écosse ne l'ignorait pas». Ses dernières paroles laissaient déjà supposer que ces pauvres démunis auraient à essuyer la vengeance ou l'hostilité du gouvernement de la Nouvelle-Écosse.

Le pieux homme avait aussi une idée bien nette des raisons expliquant la capitulation de la garnison et de la forteresse de Louisbourg. Dans l'esprit de Monseigneur Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec, la grande place-forte de l'île Royale serait tombée aux mains des Anglais pour des raisons d'un ordre bien particulier. Déjà, quand il était curé de Québec, Plessis avait clamé (le 10 janvier 1799) du haut de la chaire, à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de sa majesté britannique dans la Méditerranée (en août 1798) sur la flotte française... que l'amiral anglais Nelson avait été «l'instrument dont le Très-Haut s'est servi pour humilier une puissance injuste et superbe (la France)».

## L'impiété amène la déchéance

Quinze ans plus tard, aux yeux de Plessis, le diable a encore un visage de Français. Écoutons comment il raconte et explique la chute de Louisbourg...

«Nonobstant cette vigilance de leurs premiers pasteurs, les citoyens de Louis-

*bourg étaient très inférieurs, du côté des mœurs et de la piété, aux pauvres pêcheurs de leur voisinage. Les divertissements de toute espèce y étaient grandement en faveur, le luxe y dominait, et la vanité et l'immodestie des femmes y étaient portés à un point criant. Ce fut peut-être ce qui attira à cette ville malheureuse le sort qu'elle éprouva en 1758».*

En l'espace de deux lignes à peine, Plessis résume la guerre de la Conquête. On le sent presque sourire... «Le 26 juillet, non seulement la ville, mais toute l'Isle Royale se rendit aux forces britanniques. Cette conquête fut décisive pour le Canada. Québec succomba l'année suivante et Montréal un an après».

Manifestement heureux de voir la cité impie tomber aux mains du bon Anglais, Plessis semble même regretter que ces mêmes Anglais n'ait pas rasé la forteresse plus tôt...

Les Anglais s'étaient repentis de n'avoir pas détruit les fortifications de Louisbourg, en 1745, parce qu'elle était retournée aux Français. Ils crurent mieux faire, cette fois-ci, en le démantibulant, et

ils s'en sont encore repentis, puisqu'elle leur a été cédée par le traité de 1763.

Mais Mgr Plessis affiche sa grandeur d'âme. Encore une fois, le Journal des visites pastorales nous révèle la dimension de la compassion manifestée par l'évêque «qui se met à genoux»...

«Après avoir visité avec un sentiment de douleur tout ce que les restes de Louisbourg pouvaient présenter d'intéressant à une curiosité raisonnable, l'évêque et ses compagnons se mirent à genoux, récitèrent le «De Profundis» pour les fidèles morts en cette ville, et ne songèrent plus qu'à regagner leur goélette, dès le soir même».

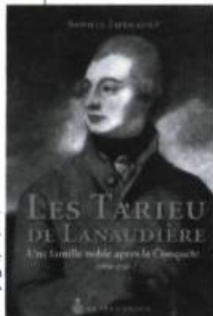
Ils avaient tellement hâte de regagner leur goélette que l'évêque et les prêtres qui l'accompagnaient refusèrent d'acquiescer à la pressante demande d'un dénommé Peter Kennedy et de quelques autres habitants catholiques «qui souhaitaient la messe le lendemain». Plessis et les siens refusèrent, prétextant que «ce n'était pas un dimanche» et qu'«ils voulaient avancer leur voyage». Mal leur en prit, car à peine avaient-ils quitté la rive que le vent tombait et que les voiles tombèrent elles aussi. Mes-

sieurs les ecclésiastiques en furent réduits «à admirer la patience d'une foule de pêcheurs de morues». La sainte nef ne progressa que de six lieues dans la journée.

Dans une lettre pastorale du 15 janvier 1818, Mgr Plessis – plutôt que de tenter de mieux comprendre tous les malheurs dont les Acadiens ont été les victimes, en vient plutôt à blâmer leur conduite...

«Les premiers habitants de l'Acadie... étaient recommandables par leur foi, leur simplicité et la pureté de leurs mœurs. Conquis par les armes britanniques, au commencement du dernier siècle, et finalement cédés à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, en 1713, ils furent assez heureux pour conserver leur religion, au milieu d'un peuple qui n'avait pas le bonheur de la connaître. Mais leur simplicité même les égara. Quoique traités par leurs nouveaux maîtres avec des égards et des ménagements sans exemple, ils se persuadèrent faussement que leur religion ne pouvait être en sûreté sous un gouvernement protestant. De là leurs liaisons et leurs intelligences avec les Français encore en possession du Canada...»

## L'histoire sous toutes ses facettes



**Sophie Imbeault**  
**Les Tariou de Lanaudière**  
Une famille noble après la Conquête, 1760-1791

À l'époque de la Nouvelle-France, les de Lanaudière ont fait fortune. La Conquête britannique force l'élite de la colonie à faire un choix : rentrer en France ou s'adapter. Les Tariou de Lanaudière choisissent de rester. Favorisés par le gouverneur Carleton, ils récolteront privilèges et honneur, multiplieront et cumuleront les postes.

272 pages, 29,95 \$



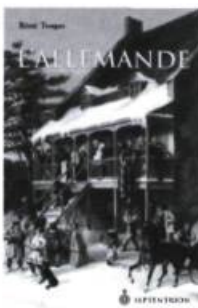
**Dominique Foisly-Geoffroy**  
**Esdras Minville**  
Nationalisme économique et catholicisme social au Québec durant l'entre-deux-guerres

Esdras Minville (1896-1975) reste d'une grande actualité. Son œuvre pose des questions à notre époque, ses inquiétudes trouvent toujours de larges échos. Avec intelligence, Dominique Foisly-Geoffroy mène le lecteur à la découverte d'une pensée féconde et d'un artisan méconnu de l'affirmation du Québec.

176 pages, 29,95 \$

**Rémi Tougas**  
**L'Allemande**

On ne connaît pas son nom avec certitude. Cette « fille du Roi » d'origine allemande arrive à Montréal en 1673. Énigmatique, Anne Marie – c'est son prénom – est vite emportée par le tourbillon de la vie rude et passionnée de Ville-Marie, ville frontière, dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce récit profondément humain projette un éclairage différent sur une facette méconnue de l'histoire de Montréal.



160 pages, 19,95 \$

**Michel Langlois**  
**Montréal 1653**  
**La Grande Recrue**

Cet ouvrage apporte un nouvel éclairage sur ces pionniers qui venaient surtout de la région de La Flèche, mais également d'autres provinces de France. L'auteur apporte de nouvelles précisions sur les péripéties qui ont marqué le départ et la traversée de ces engagés depuis Saint-Nazaire jusqu'à Ville-Marie.



272 pages, illustré, 29,95 \$

**SEPTENTRION**

www.septentrion.qc.ca